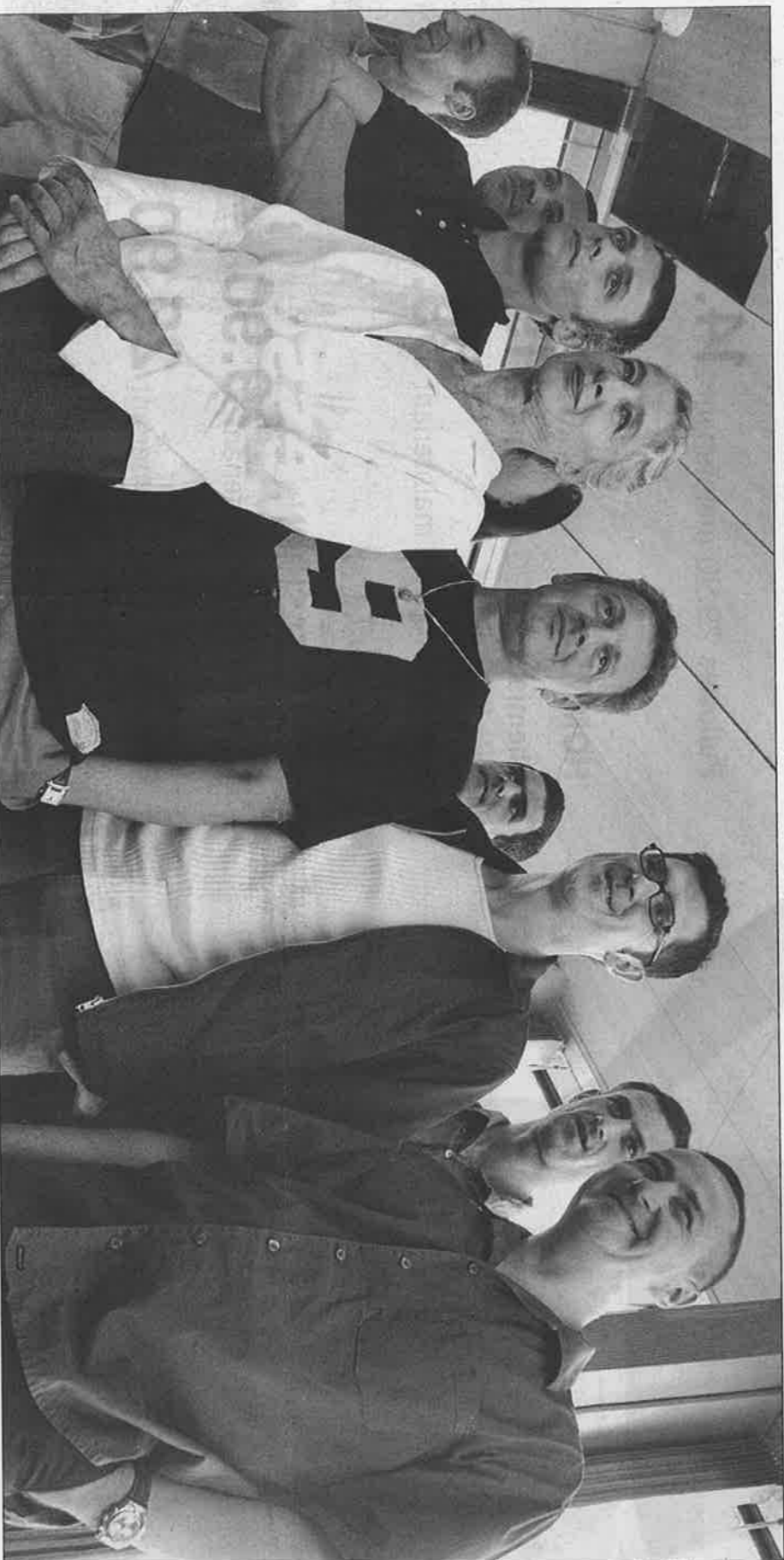


La Bâtie 2000 s'annonce créative et japonisante



PASCAL FRAUTSCHI / 13 JUN 2000

Bâtie 2000. Parmi les artistes présents à la conférence de presse, on reconnaît Noémi Lapzesson, Gilles Laubert, Oskar Gomez Mata et le directeur artistique du Festival André Waldis.

FESTIVAL Cinq créations et des accueils nippons sont attendus en septembre.

BENJAMIN CHAIX

Dame Bâtie accouchera cette année de huit œuvres jamais vues ailleurs. Ces spectacles de théâtre et de danse feront du festival genevois, qui commencera le 1er septembre, un authentique lieu de création. Voilà un motif de fierté pour ses organisateurs et de curiosité pour le public de cette 24e édition.

Loulou est à l'origine de l'une des cinq créations théâtrales de l'affiche. Son *Analphabète*, écrit en collaboration avec Sylvain Sellegier, lèvera le voile sur la réalité de l'analphabétisme. Ce spectacle avec des comédiens pas tous professionnels sera donné sous la Halle 52 d'Arnamis, lieu nouveau pour La Bâtie. «C'était la Comédie ou cette Halle», sourit Loulou, qui vise de la hauteur sous plafond et une salle de caractère pour sa création.

De la hauteur, l'équipe de La Bâtie en a pris marini à l'occasion de sa conférence de presse tenue dans la cafétéria panoramique de l'Organisation internationale pour la priorité intellectuelle (OMPI). Cet organisme dont le slogan est «Soutenons les artistes et leurs droits» est partenaire de La Bâtie pour la deuxième année consécutive.

Abelles tueuses

Les artistes à soutenir sont, outre Loulou et les siens, le metteur en scène Gilles Laubert, qui créera *Trafics amoureux* d'Edwin Sanchez, Oskar Gomez Mata et sa Cie L'Ala-

kran, aux prises avec le verbe et les personnages d'*Ubu roi* et d'*Ubu sur la butte*, Denis Guénoun et Hervé Loichemol réunis sous chapiteau à Fernex, et enfin Danielle Brazzell, activiste lesbienne américaine inspirée par la hardisse de l'abelle tueuse.

Parmi les thèmes abordés, notons la rencontre explosive entre un prostitué mâle, un jeune loup à l'homosexualité refoulée et un ado mal dans sa peau (*Trafics amoureux*), un fait divers authentique (les abelles paniquantes de Bloom) et le souvenir lancinant de l'Algérie (*Scène de Guénoun et Loichemol*).

D'autres spectacles, des accueils ceux-là, complètent l'offre théâtrale. Danielle Brazzell ajoute à son *Bloom* une œuvre antérieure, au titre éloquent, *Tales from a Bitch Girl*. Un métier, fort vieux lui aussi - servir -, est au centre de la production d'Olivier Cadot, Ludovic Lagarde et Odile Duboc, *Le colonial des zouaves*. Les technologies pourvoyeuses d'univers virtuels seront très présentes cette année à La Bâtie. Les artistes britanniques de Station House Opera en font usage pour leur *Roadmotel Sweetheat*, avec la salle du Faubourg comme matière première.

En misant sur le Japon, La Bâtie s'offrira quelques beaux plateaux transfigurés par les nouvelles technologies. Le collectif de Kyoto Dump Type est la Rolls du genre. «Ca fait longtemps que nous voulions les avoir, mais ils sont chers et très demandés», relève André Wal-

dis, directeur artistique du Festival (voir ci-dessous). Leur fascinant *MemoRandum* se déploiera au BFM. De Kyoto également, les programmateurs ont ramené trois spectacles de danse très originaux. Ceux de la Cie Op eklekt font référence à la mémoire et au choc tradition-modernité dans le Japon d'aujourd'hui. De la danse, il y en aura de la genre,

voisé, en création, avec *Paysage vertical* de Noémi Lapzesson et *Descentes* de Footwa d'Imobilité, et de la belge, dont une création de Pierre Droulers, MA.

Toujours habile à lancer des passerelles entre les disciplines artistiques, La Bâtie régale aussi les amateurs de musiques d'aujourd'hui, parmi lesquelles celles de Tarwater,

Un fonds pour la création

THERRY MERTENAT

Avec sa mine triste et son air désolé, André Waldis s'est donc acquitté hier de son «exposé» annuel. Et le petit miracle d'attention collective s'est à nouveau produit. On se surprind à écouter le directeur artistique soliloquer jusqu'au bout. A raison, car le meilleur vient toujours à la fin.

«Nous sommes en train de travailler à la mise sur pied d'un fonds spécifique de 500 000 francs dévolu à la création locale», glisse l'orateur juste avant de conclure.

Excellente idée. Qui vise d'abord à donner à La Bâtie les moyens de ses ambitions. «Il nous manque de l'argent pour remplir à plein notre rôle de producteur», poursuit Waldis. Traduisiez: pour ne pas se retrouver systématiquement en position minoritaire lors des montages financiers. «La commission des beaux-arts nous a déjà reçus et j'ai entrepris des démarches pour que nous puissions disposer de ce fonds lors de la prochaine édition du Festival.»

Optimiste le directeur? «Il faudra peut-être se montrer plus patient et affronter certaines oppositions politiques.» Et ce même si la somme allouée ne paraît pas exorbitante. Avec une enveloppe d'un demi-million, on peut en effet entre réellement dans le jeu des productions, sachant qu'une création locale coûte entre 30 000 et

300 000 francs, selon que la distribution se rapproche de la forme ou du grand plateau.

En attendant, le Festival annonce un nombre élevé de créations pour septembre. Signe d'une belle santé artistique. «C'est notre manière à nous de signer une vraie programmation», soulignent en chœur ses responsables. ■



ALDAG/1999

ANDRÉ WALDIS DIRECTEUR COMBLÉ

Il entame sa sixième année consécutive de direction artistique. Et quand on lui demande s'il ne commence pas à se lasser de la fonction, il répond en souriant que son équipe de programmeurs est plus inventive que jamais et que s'affiche de cette nouvelle édition est d'une unité remarquable. Même fugace, ce sourire-là est celui de quelqu'un qui n'est pas fatigué de diriger chaque fin d'été le principal rendez-vous culturel de Genève. Th. M.